

**Lurelu**

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



## Revoir Marie-Louise Gay

Francine Sarrasin

---

Volume 25, Number 3, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11910ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Association Lurelu

### ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Sarrasin, F. (2003). Revoir Marie-Louise Gay. *Lurelu*, 25(3), 20–25.



(photo : Daniel Sernine)

## L'illustration Revoir Marie-Louise Gay

Francine Sarrasin

Des bébés-livres aux romans illustrés en passant par les nombreux albums de sa production, Marie-Louise Gay a un parcours très coloré. La fantaisie y tient une bonne place, l'humour aussi. Dans des images parsemées de petits détails, le fil de l'histoire se retourne souvent sur lui-même et se prend à raconter autre chose. Un non-dit que l'œil qui s'attarde peut très bien faire parler. Ainsi, les sous-entendus de l'image deviennent autant de chemins parallèles que l'enfant n'hésite pas à prendre pour s'y perdre un peu, distraitemment, et y découvrir d'autres significations. Il y a quelque chose d'éminemment joyeux dans les histoires imagées de Marie-Louise Gay. Est-ce la couleur, le jeu des lignes, des formes, les contrastes? Est-ce la complexité des situations et le mélange délibéré de rêve et de réel? Les jeunes, surtout de trois à huit ans «sont ouverts à tout [dira l'illustratrice], leur imagination n'a pas encore rétréci. Ils sont parfaitement capables de distinguer le réel de l'imaginaire, mais ils choisissent souvent de fabuler<sup>1</sup>.» Une pratique que, dans ses œuvres, l'artiste semble, elle aussi, fort bien connaître!

On pourrait partager son travail d'illustration de livres pour enfants en deux catégories, selon qu'il est destiné aux histoires des autres ou qu'il accompagne ses propres récits. Dans un cas comme dans l'autre, le plaisir des images de Marie-Louise Gay a quelque chose d'attachant. L'enfant lecteur se sentira à l'aise dans ses pages : il n'est pas piégé par l'attitude condescendante de l'adulte qui veut faire grandir le petit. Au contraire! Celui-ci est pris au sérieux et respecté, même quand il joue, quand il taquine et se moque. C'est comme si la propre enfance de Marie-Louise Gay lui revenait à chaque détour de page et que l'artiste prenait inévitablement le parti de l'enfant. C'est peut-être pour cela qu'on décèle si souvent une sorte de lien entre ses personnages : frère-sœur, enfant-grand-mère, amie-ami. Un lien pas obligatoirement tendre mais toujours vivant et, d'une certaine façon, provocant. Un lien qui fait progresser l'histoire.

Bien entendu, pour apprécier les dessins de Marie-Louise Gay, il ne faut pas s'attarder à la stricte ressemblance ni chercher à retrouver l'équilibre parfait des formes anatomiques des personnages. «Les illustrations [peuvent être] rébarbatives et souvent surprenantes au premier coup d'œil [a-t-on écrit autrefois] des personnages [sont parfois] difformes avec un front très large et un

corps allant en diminuant jusqu'aux pieds minuscules<sup>2</sup>.» Cette observation s'applique tout à fait aux jeunes protagonistes de l'album *La sœur de Robert*<sup>3</sup> publié en 1983. On aurait pu parler aussi de l'étonnant tracé de leurs lèvres, de leur chevelure aussi noire que violemment hérissée... Mais au-delà des phénomènes plastiques d'une façon de faire, pour le moins audacieuse, il y a le sujet réel de chaque illustration; l'esprit, l'atmosphère générale de l'image, le sens. Pas besoin de pousser le caractère «gentil» : personne ne peut vraiment échapper à la vérité. «Mes personnages surprennent mais ils existent dans la vraie vie, les jeunes lecteurs les reconnaissent<sup>4</sup>.» D'aussi loin qu'on remonte dans la carrière de Marie-Louise Gay, cette constante est vérifiable.

La vie, cette vie-là, n'a pas à être expliquée pour être ressentie et comprise par le jeune lecteur. Marie-Louise Gay s'attarderait volontiers à des états d'âme, à des sentiments, à des choses pleines d'abstraction qu'elle offre à l'enfant dans son langage de mots, de lignes et de couleurs. Avec confiance. Une œuvre qui est au bord de l'imaginaire comme on est en haut d'un tremplin et qui se joue délibérément des références concrètes. Pour les amener ailleurs, semble-t-il, à d'autres possibilités de sens. C'est pourquoi regarder à fond l'une ou l'autre de ses pages de livres constitue déjà une aventure. Nous choisissons délibérément de porter notre attention sur quelques pages tirées d'histoires écrites<sup>5</sup> et dessinées par Marie-Louise Gay.

### Rire ensemble

D'où qu'il vienne, le rire a souvent quelque chose d'invitant, de communicatif. C'est un peu comme un bâillement mais en plus dynamique. Voir rire de bon cœur, dans un même élan, une personne ou deux, provoque une sorte de sympathie. Surtout quand le rire surgit, de façon gratuite et inévitable, et qu'il n'est pas dirigé contre soi! La dernière page de l'album *La sœur de Robert*<sup>6</sup> propose à l'enfant lecteur ce genre de situation. La fillette au nom de fleur et son grand frère Robert sont montrés dans un magistral éclat de rire. Un duo de rires parfaitement coordonné et comme enfin unifié.

L'énergie déployée à se jouer des tours et à se bagarrer tout au long de l'histoire trouve son aboutissement dans ce rire final. Il faut voir comment la formulation triangulaire donne au groupe une assise stable, parfaitement adaptée à la fin de l'histoire. Le grand frère, incliné vers la droite, supporte la petite qui est appuyée sur son genou. Celle-ci, exagérément petite, s'inscrit dans l'autre



Inquelle rit, Robert aussi.

La sœur de Robert

25 ans



Un léopard dans mon placard

oblique du triangle qui est formée par les deux têtes des enfants et le bout de leurs cheveux, par la main du grand et les pieds de la petite. En contrepartie de ce triangle assis, ceux que forment les visages et la bouche de Robert marqueraient l'instabilité d'un moment plus court, les soubresauts du fou rire. On observera que le trait arrondi des yeux fermés par le rire rejoint l'arrondi dessiné autour du nez et trace une sorte de V ouvert. Dans la figure de Robert surtout, on pourrait déceler un effet d'écho bouche/nez-yeux. De la même manière, le courant passe entre la fillette et son grand frère. Autre écho. Ce rire, enfin partagé, a la complicité d'être dirigé contre une autre victime, peut-être moins vulnérable parce qu'adulte. Quoique... La mère, absente de l'image, vient de trouver des chenilles dans son lit.

### Un, deux, trois

Les enfants sont réunis dans ce *triangle* au centre de l'image alors que *trois* petites chenilles se dirigent vers la page précédente, justement celle où est raconté l'effroi de la mère. *Deux* enfants sont morts de rire en face du jeune lecteur qui deviendrait le *troisième* partenaire de cette bouffonnerie. C'est Jonquille qui enclenche le processus, suivie de bien près par son frère : «Jonquille rit, Robert aussi». L'enfant lecteur ajoutera sa voix à celle de l'un ou de l'autre des intervenants. Le rire qu'on partage n'est pas réduit mais multiplié.

«Pour le petit d'un an ou deux, l'univers est drôlement fait. Tout est trop loin, trop petit ou trop grand.» Voilà un jeu d'échelle où l'exagération fournit l'occasion d'amuser l'enfant tout jeune et les autres! Dans la scène de l'éléphant tirée du bébé-livre *Un léopard dans mon placard*, c'est le contraste entre «le montré et le caché» qui rend la situation drôle. Cet énorme éléphant qui nous regarde de son petit œil bleuté n'entre même pas tout entier dans la page. Au-devant de lui, le petit cerf-volant debout a l'air d'ouvrir les bras, mais n'arrive pas à cacher grand-chose! Dans l'illustration, Marie-Louise Gay a pris soin de réserver un lien entre cet objet éminemment aérien et le mastodonte éminemment terrien. Un lien subtil, un détail, plein de contradictions : la boucle de ruban rose au bout de la queue de l'animal, comme pour l'attacher ou lui permettre de s'envoler! Le texte dit : «Derrière mon cerf-volant se cachait un éléphant.» Un temps passé pour une situation bien étalée dans la petite double page. Mais lequel des deux éléphants se cache ainsi? Le petit jouet rose tapi dans le coin gauche de la pièce, sous la zone de texte, ou ce gros animal,

plus vrai que vrai et qui, en plus, agite la trompe en nous narguant de son œil taquin? À moins qu'on parle ici de l'ombre, des ombres que la lumière rasante allonge sur le plancher, justement à la hauteur du jeune enfant? De ces terribles ombres qui amplifient l'illusion et font tant peur quand on est petit? L'aventure de ce bébé-livre commence en effet au bord de la nuit quand l'enfant est subitement réveillé... Mais le gros éléphant joue à la balle et ne demande pas mieux que de partager son jeu avec le petit lecteur!

Dans une page d'un autre bébé-livre, publié la même année, c'est encore la mise en relation des éléments qui ouvre les possibilités de sens. Dans *Petit et grand*, entre Jeanne et Alain, il y a le bébé accroupi près de l'escargot. Aucune mention du petit n'est faite dans le texte bien qu'il soit absolument indispensable à la lecture de l'action. «Le seau de Jeanne, vide d'un coup; celui d'Alain, plein de cailloux.» Le passage de Jeanne à Alain, de la partie gauche de la page à celle de droite, ne peut se faire sans le détour vers le petit, sans nom, qui ne tardera pas à réagir! L'intérêt d'une telle mise en pages est de proposer un moment très court, celui du geste posé «d'un coup», amplifié, on en conviendra, par les trois grosses feuilles de chêne qui virevoltent dans cette zone. Un tout petit temps marqué par l'élan tracé dans le blanc de page et une toute petite distance entre le bord du seau et la tête de l'enfant. Imperturbable, le garçon de l'autre partie de la page impose son calme. Vraisemblablement, il n'a rien vu ou, plutôt, il n'a rien voulu voir. Le temps de réaction n'est pas de son ressort, il appartient à l'enfant lecteur. Le «Oh!» d'indignation, le «Hi! petit, enlève-toi!» sont des formules impuissantes à empêcher ce qui semble être imminent... et qui n'arrivera pas! Voilà la magie de l'image!

Autant Marie-Louise Gay semble s'amuser à peindre, dans ses pages colorées, des situations concrètes et pro-



Petit et grand



Zoé dit d'une voix de souris :

« Entends-tu cet horrible bruit ? »

« GR-R-R-RI ! - fit le tigre. Il était furieux. »

« Un tigre ! crie Georges, oh, pardon Monsieur ! »

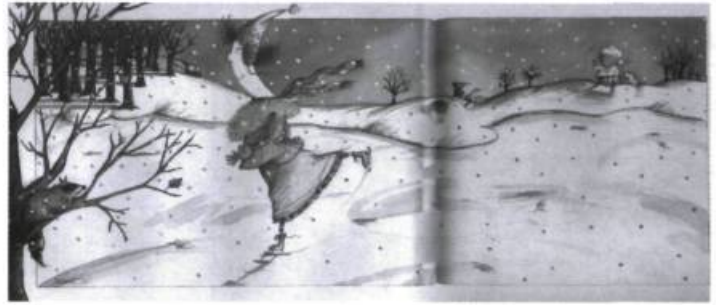
### Magie d'un jour de pluie

ches de l'enfant, autant les thèmes, les prétextes qu'elle choisit sont fréquemment issus de réalités abstraites comme la nuit, l'hiver, la magie ou d'éléments de la nature comme la pluie, le soleil, la lune... Un paradoxe que l'image se plaît à déjouer ! Les artifices utilisés sont de tous ordres : gros plan, débordement du cadre, mise en pages liant la zone de texte à la portion imagée, contrastes...

### La pluie

Ainsi en est-il d'une double page tirée de *Magie d'un jour de pluie*<sup>10</sup>. Coïncés entre le dos du tigre et le bord supérieur de l'image, Georges et Zoé paraissent exagérément petits par rapport à l'immensité de la bête. Le danger d'une telle cohabitation dans l'image pourrait être ainsi accru. Mais, les enfants n'ont pas à affronter directement l'animal : ils sont derrière et plus haut. Certes, l'œil rouge du tigre inquiète, mais une gueule ouverte sur des crocs bien acérés aurait eu un effet autrement effrayant ! Il faut voir comment se désamorce la précarité d'une telle situation. Avec sa fourrure généreuse et douce sur un corps bien garni, l'animal est traité dans des couleurs chaudes qui ont pour effet de créer l'illusion de rapprochement. Le gros plan est bien sûr un effet de ce rapprochement. Mais les griffes des pattes du tigre, plus près encore du petit lecteur, sont aussi fort petites, et viennent sans danger s'agripper aux bords de la zone de texte comme si cette zone constituait un vrai lieu. Le grand tigre pointe le texte de l'histoire avec deux de ses pattes et s'inscrit ainsi dans le déroulement du récit. De son autre patte visible, il rejoint le monde de l'enfant en poussant distraitement le petit tricycle, sans pour autant l'écraser. Gros, il est de ce côté du récit en même temps que de sa patte plus petite, il pénètre dans la perspective et annule l'éloignement en faisant bouger le véhicule-jouet, un peu comme s'il s'agissait d'une berçante. Étrangement, le tigre et les enfants font un geste semblable : l'un s'agrippe au texte, les autres au dos de l'animal, rendant celui-ci indispensable à la suite de l'histoire.

En plaçant bout à bout et au même niveau le tigre, le tricycle et les très gros crayons de couleur, en remettant les enfants dans le décor de cette page, il est bien difficile de prendre au sérieux l'équilibre des formes et la taille relative de chacun des éléments. Quel est donc le récit de cette double page ? « Zoé dit d'une voix de souris : "Entends-tu cet horrible bruit ?" "GR-R-R-RI" fit le tigre. Il était furieux. "Un tigre ! s'écrie Georges, oh, par-



Mademoiselle Lune

don Monsieur !" » Un récit en trois temps, par trois interlocuteurs. À la question de la fillette fait écho le grognement du tigre auquel réagit le garçon. Des propos entrecoupés, court-circuités comme quand les gens n'écoutent pas vraiment ce qui est demandé et qu'ils se mettent à parler en même temps. Comment interpréter autrement l'espèce de dialogue entre les deux enfants aux bouches montrées grandes ouvertes ? Quelles pourraient être la question et la réponse si le tigre n'imposait un grognement aussi imposant et s'il n'occupait une place si importante dans l'image ? Un grand tigre mollement étendu, somme toute plus indifférent qu'attentif, plus passif qu'agressif et qui, dans sa grosse certitude, tourne le dos aux interrogations des enfants. En pareilles circonstances, l'interaction des deux enfants devient plus vivante et comme essentielle.

### La nuit

L'incompatibilité entre le jour et la nuit est le prétexte d'une autre invention imagée de Marie-Louise Gay. Dans *Mademoiselle Lune*<sup>11</sup>, la distance entre le soleil et la lune et l'ennui éprouvé parce qu'ils sont toujours séparés sont mis en évidence par un format très horizontal. À cause de son statut nocturne, Mademoiselle Lune ne peut s'empêcher de tourner le dos au soleil, et seuls son regard et le petit salut de sa main voudraient témoigner de son attachement. Élégante, elle patine vers une zone d'image plutôt sombre et chargée comparativement à celle où éclate le petit soleil souriant, qui salue aussi, dans la portion supérieure de l'image à droite. L'importance donnée au personnage féminin lui fait déborder le cadre de l'image comme l'arbre sans feuilles qui borde la scène à gauche. Mademoiselle Lune semble se diriger vers cet arbre dans une proximité qui permet de voir le lien entre les pans du foulard et le tracé des branches. L'un enveloppe, l'autre se dénude. A-t-on remarqué qu'une fourrure turquoise orne le vêtement de la lune et qu'un raton laveur bien vivant est posté tout près et la regarde venir ? D'infimes détails animent l'image et invitent l'œil à s'y promener plus longtemps. Comme les poissons sous la glace qui jouent avec les coups de crayon rose et l'encre bleutée. Comme le chien qu'on a donné au personnage soleil. Garantie de fidélité, de permanence. Allusion probable à la suite de l'histoire. Paradoxalement, en haut à gauche, des enfants glissent avec un élan marqué sur une pente somme toute assez faible et, dans le haut de la zone centrale, un groupe de lapins est assis dans une



- N'avaient-elles pas peur de se noyer? demande Sacha.

- Mais non, dit Stella. Les étoiles ont appris à nager.

### Stella, étoile de la mer

traîne sauvage qu'une fillette tire. Toute la scène est parsemée de gros flocons blancs ou gris mauve, selon qu'ils sont vus sur le fond du ciel ou sur la neige du bas. Il est audacieux de laisser à droite une si grande portion d'image blanche et presque vide. Ce dégagement donne bien sûr sa place au soleil rond qui trône déjà entre les petits arbres en colorant la neige et le ciel alentour. On peut même se demander si l'histoire de Mademoiselle Lune est de la nuit ou du jour, si elle se vit ailleurs que dans cet intervalle entre les deux, quand elle et le soleil se croisent dans un petit moment de présence...

Dans *Stella, étoile de la mer*<sup>12</sup>, la nuit est absolument immense : tant de ciel pour quelques étoiles, un petit chien et deux enfants! Un ciel moiré d'aquarelle qui rejoint l'eau, droite et froide, au bas. La butte arrondie où sont les enfants a quelque chose de surréaliste si on considère la présence d'herbes folles clairsemées aussi grandes qu'eux. La relation entre les éléments prend toute son importance dans le mouvement donné aux étoiles filantes qui semblent se diriger avec assurance vers Stella et Sacha. L'une plus grande, l'autre plus petite, et dans un même élan. De quel vœu les enfants les ont-ils appelées? Les autres étoiles sont à peine esquissées, alors que les personnages sont très finement dessinés, ciselés avec la délicatesse du trait de plume. Ce contraste de traitement est aussi subtilement amené : les enfants sont placés dans une zone relativement sombre et ne se détachent pas vraiment de l'environnement. A-t-on remarqué le rôle donné à chacun? La grande qui initie, le petit qui questionne puis écoute, le chien qui assiste... Ici, la filiation frère-sœur n'a rien d'agressif ou de tendu. Elle est pleine de patience, de douceur, de tendresse. De respect aussi.

### La mer

Dans *Lapin bleu*<sup>13</sup>, le mouvement qui agite les vagues de la mer est tel qu'il lui faut deux grandes pages pour se réaliser (voir p. 25). Et pour accéder à cette prise de vue, il nous faut être nous aussi dans l'eau. Dans une même continuité d'image, il y a l'avant et l'après (le lapin qui plonge à gauche et celui qui se laisse flotter, à droite). Le plaisir de l'image semble se satisfaire tout seul : cet album tiendrait plus de l'imagier que du récit historié. Il laisse ainsi plus de temps pour goûter chaque double page. Ici, la fantaisie est à son comble : il faut voir les poissons souriants plonger près du lapin, le cochon rose se laisser flotter sur la bouée, l'ours polaire installé dans la cabine, les oiseaux prendre l'air du

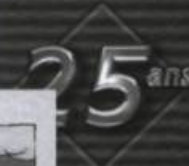
large, la carotte rouge flotter sur le fanion blanc, et la fillette saluer en souriant... Un morceau de ciel ou d'eau levé comme un rideau pour le théâtre de cette page. Le plaisir d'être bien, de s'amuser simplement.

Dans la plupart des œuvres de Marie-Louise Gay transparaît quelque chose d'onirique, cette part d'imaginaire qui ne se laisse pas apprivoiser. Il y a encore de l'eau, du ciel, un bateau, des personnages, des animaux et beaucoup, beaucoup de rêve dans cette page de *Voyage au clair de lune*<sup>14</sup>. Cette fois, la vague fait écran et agit comme élément de décor. Les plans superposés (vague-bateau-ciel) font penser à un théâtre de marionnettes et annoncent peut-être une prochaine activité créatrice pour Marie-Louise Gay<sup>15</sup>! La page de *Naviguons en eau profonde* se lit d'une traite, de gauche à droite. Le mouvement est souple et rejoint la courbure du bateau-lune, tout blanc, immensément blanc, comme une nuit blanche. Même si c'est le sommeil qui est montré par les deux personnages, la fillette plutôt rouge et le chat gris, placés bien en évidence devant nous. La voile ainsi gonflée a les rayures d'un oreiller, ce qui induit encore la notion de sommeil. Seule, à l'extrême droite, la fillette de profil fixe du doigt et de la longue-vue, un point invisible pour nous. Elle ne crève pas le cadre, cependant. C'est le bout du mat et de la voile qui s'en charge par le haut, la boucle d'une vague à droite. Le jeu du cadre, limite à dépasser, comme interdit à transgresser est un procédé très expressif et souvent exploité par Marie-Louise Gay. Il permet dans un premier temps de canaliser l'attention sur ce qui est à l'intérieur du cadre, puis d'ouvrir la perception à ce qui déborde. Un procédé qui laisse quand même le spectateur dans une sorte de doute. Où est la fin d'une telle illustration? Les marges isolent-elles vraiment le cœur de l'image? Et quelle est cette bande liminaire à



Naviguons en eau profonde

### Voyage au clair de lune





gauche, sorte de signet qui n'arrive pas non plus à contenir tous ses motifs? Le mouvement de lecture va de la gauche vers la droite mais s'arrête au centre, devant nous, à cause de la frontalité des deux visages souriants qui nous montrent qu'ils dorment tout en rêvant. Pendant ce temps-là, le bateau-lune impose au regard son extrême blancheur toute lisse et uniforme et provoque, avec le contraste de la vague, un appel d'attention. Le spectateur ne peut en effet se laisser bercer par le balotement de la vague non plus que par la vision euphorique d'un tel sommeil, quelque chose dans l'image le force à garder l'œil ouvert!

### Vie de château

La nuit montrée sur la page couverture du roman *Princesse Pistache*<sup>16</sup> n'a rien de très ensommeillé. Bien au contraire! Les ombres du personnage sont plutôt inquiétantes et le faisceau lumineux de sa lampe a quelque chose de blafard. La Princesse debout, de profil, veut avancer vers la droite : derrière et devant elle se dressent d'étranges arbustes à l'air malin. La petite lune ricane peut-être mais elle semble prise, elle aussi, dans les branchages aux mille mains. Pendant que, de l'autre côté, les fruits arborent de très méchants sourires. La petite Princesse est bien seule, et cet univers de l'image, bien rébarbatif.

Quel est donc le prétexte d'une telle page couverture? Qui est cette princesse au long manteau rose et à la couronne dressée? Pistache fait ici le jeu d'un immense malentendu : pour avoir reçu le cadeau (non signé) d'une couronne adressée «À ma princesse», voilà que l'enfant se trouve des origines nobles et attend qu'on vienne la chercher pour la conduire dans son château. Un rêve, quoi! Celui de beaux vêtements et, surtout, celui de faire seulement ce qui lui plaît, quand cela lui plaît, d'obtenir tout ce qui lui passe par la tête... la vraie vie de princesse. La situation se retourne quand sa petite sœur (qu'elle a envoyé paître) disparaît. Climat d'inquiétude, de tourment. Tons peu constatés, embrouillés, sombres aussi. Pistache vit les affres de la culpabilité et cherche à tout prix à retrouver sa sœur Pauline. Les maisons tapies sur la colline ont quelque chose d'irréel, de froid, d'ailleurs. Ce lieu n'est pas un vrai lieu. Où donc chercher la petite? Pistache marche sur une petite butte, elle n'est plus la princesse que d'un piètre royaume! Le reflet blanc court sur son menton et sur son dos comme un frisson d'effroi. La petite prin-



Lire me sourit

cesse aux cheveux roux est enfermée dans sa peur. Une page couverture est toujours une invitation, une amorce. À nous de lire le dénouement de l'histoire!

Si la page couverture comporte un caractère incitatif, que dire de l'affiche! Celle de «Lire me sourit», toute récente, annonce le Forum international sur la littérature canadienne pour la jeunesse qui aura lieu à la fin du mois de juin 2003, à la Bibliothèque nationale du Canada à Ottawa. Ici, la vie de château n'a pas besoin de princesses, de princes, de royaumes ou de rois : elle se passe dans les livres, autour des livres, dans les pages à images et à histoires. Le bébé dans sa petite fenêtre de livres, tout en bas de la pyramide, est le tout premier lecteur, le plus jeune, celui des bébés-livres. Il aurait pu être placé dans le haut, comme on le fait d'un bébé qu'on prend dans ses bras. Mais ici il occupe l'espace premier, c'est par lui que commence l'aventure de la lecture, c'est tout jeune qu'on prend le goût de lire. Ensuite, la lecture réjouit la fille rousse et le garçon, et même la petite sorcière qui chante tout en haut de la troisième tourelle penchée à droite. Évidemment, Marie-Louise Gay saupoudre l'ensemble de fins détails, d'animaux de toutes sortes, joyeux et colorés, que l'enfant s'amusera encore à répertorier. La structure triangulaire est bien fixée au sol : à voir les brins d'herbe et les petites fleurs, on pourrait presque penser qu'elle a pris racine! Plus haute que large, elle s'élève bien droite dans l'espace bleuté. Au sommet, la pyramide se partage étrangement en diverses possibilités correspondant aux trois tourelles : l'enfant serait le seul responsable de ses choix... Lire jusqu'au bout, s'arrêter quelque part, ou prendre l'une ou l'autre des voies proposées par les tourelles, l'une ou l'autre des suggestions de lecture. La formulation de l'affiche «Lire me sourit» a quelque chose de réjouissant : les tons choisis par Marie-Louise Gay répondent à la ferveur de son geste plastique qui a vraiment beaucoup d'envergure.

(lu)

### Albums illustrés par Marie-Louise Gay :

- DUCHESNE, Christiane. *Julia et les fantômes*, Montréal, Éd. du Boréal, 1999.
- GILLMOR, Don. *Pas encore des légumes*, traduit par Christiane Duchesne, Saint-Lambert, Éd. Héritage, 1994.
- DUCHESNE, Christiane (adapt.). *Les trois petits cochons*, Saint-Lambert, Éd. Héritage, 1994.



Lapin bleu

- WYNNE-JONES, Tim. *Un dernier morceau de ciel*, traduit par Christiane Duchesne, Saint-Lambert, Éd. Héritage, 1993.
- GAUTHIER, Bertrand. *Hébert Luée*, Montréal, Éd. de La courte échelle, 1980.
- GAUTHIER, Bertrand. *Dou Ilvien*, Montréal, Éd. de La courte échelle, 1978.
- GAUTHIER, Bertrand. *Hou Ilva*, Montréal, Éd. du Tamanoir, 1976.

**Albums écrits et illustrés par Marie-Louise Gay :**

- Stella, fée des forêts* (version française de *Stella, Star of the Forests*, Groundwood Books/Douglas & McIntire, 1999), Saint-Lambert, Éd. Héritage, 2002.
- Stella, reine des neiges* (version française de *Stella, Queen of the Snow*, Groundwood Books/Douglas & McIntire, 1999), Saint-Lambert, Éd. Héritage, 2000.
- Stella, étoile de la mer* (version française de *Stella, Star of the Sea*, Groundwood Books/Douglas & McIntire, 1999), Saint-Lambert, Éd. Héritage, 1999.
- Mimi la nuit* (version française de *Midnight Mimi*, Toronto, Stoddart, 1994), Saint-Lambert, Éd. Héritage, 1994.
- Les trois petits cochons* (adapt.), Saint-Lambert, Éd. Héritage, 1994.
- Lapin bleu*, Saint-Lambert, Éd. Héritage, 1993.
- Mademoiselle Lune* (version française de *Mademoiselle Moon*, Toronto, Stoddart, 1992), Saint-Lambert, Éd. Héritage, 1992.
- Bonne fête, Willy!* (version française de *Willy Nilly*), adaptation d'une pièce de théâtre écrite pour le Théâtre de l'Œil de Montréal, Saint-Lambert, Éd. Héritage, 1990.
- Le cirque de Charlie Chou* (version française de *Fat Charlie's Circus*, Toronto, Stoddart, 1989), Saint-Lambert, Éd. Héritage, 1989.
- Angèle et l'ours polaire* (version française de *Angel and the Polar Bear*, Toronto, Stoddart, 1988), Saint-Lambert, Éd. Héritage, 1988.
- Magie d'un jour de pluie* (version française de *Rainy Day Magic*, Toronto, Stoddart, 1986), Saint-Lambert, Éd. Héritage, 1986.
- Voyage au clair de lune* (version française de *Moonbeam on a Cat's Ear*, Toronto, Stoddart, 1986), Saint-Lambert, Éd. Héritage, 1986.
- Le potager*, Sillery, Ovale, 1985.
- Drôle d'école*, Sillery, Ovale, 1984.
- Petit et grand*, Sillery, Ovale, 1984.
- Un léopard dans mon placard*, Sillery, Ovale, 1984.
- La sœur de Robert*, Montréal, Éd. de La courte échelle, 1983.
- De zéro à minuit*, Montréal, Éd. de La courte échelle, 1981.

**Roman écrit et illustré par Marie-Louise Gay :**

- Princesse Pistache*, Saint-Lambert, Dominique et compagnie, 1998.

**Romans illustrés par Marie-Louise Gay :**

- DUCHESNE, Christiane. *Julia et le chef des Pois*, Montréal, Éd. Québec/Amérique, 1997.
- DUCHESNE, Christiane. *Berthold & Lucrèce*, Boucherville, Éd. Québec/Amérique, 1994.
- LEBLANC, Louise. *Sophie lance et compte*, Montréal, Éd. de La courte échelle, 1991.
- LEBLANC, Louise. *Sophie vit un cauchemar*, Montréal, Éd. de La courte échelle, 1996.
- LEBLANC, Louise. *Ça suffit, Sophie!*, Montréal, Éd. de La courte échelle, 1990.
- PAPINEAU, Lucie. *Monsieur Soleil*, Saint-Lambert, Dominique et compagnie, 1997.

**Notes**

1. M.-L. Gay telle qu'elle a été citée par Dominique Demers : « Dessiner pour les enfants », dans *L'actualité*, sept. 1986.
2. Christiane Charette, « Tout en feuilletant », dans *Lurelu*, vol. 10, n° 3, hiver 1988, p. 26.
3. M.-L. Gay, *La sœur de Robert*.
4. M.-L. Gay telle qu'elle a été citée par Dominique Demers : « Dessiner pour les enfants », dans *L'actualité*, sept. 1986.
5. Bien que l'auteure soit franco-ontarienne, elle écrit le plus souvent en anglais. Nombre de ses histoires ont été traduites en français par elle ou par Christiane Duchesne dont la pensée créatrice rejoint l'imaginaire de Marie-Louise Gay.
6. M.-L. Gay, *La sœur de Robert*.
7. Dominique Demers, avec la collaboration de Paul Bleton, *Du Petit Poucet au Dernier des raisins. Introduction à la littérature jeunesse*, Boucherville, Québec/Amérique et Sainte-Foy, Télé-Université, 1994, p. 127.
8. M.-L. Gay, *Un léopard dans mon placard*.
9. M.-L. Gay, *Petit et grand*.
10. M.-L. Gay, *Magie d'un jour de pluie*.
11. M.-L. Gay, *Mademoiselle Lune*.
12. M.-L. Gay, *Stella, étoile de la mer*.
13. M.-L. Gay, *Lapin bleu*.
14. M.-L. Gay, *Voyage au clair de lune*.
15. Comme en 1989, Marie-Louise Gay a conçu les marionnettes, les costumes et le décor du spectacle *Bonne fête, Willy!*, il est justifié de penser que déjà, en 1986, date de publication de *Voyage au clair de lune*, l'artiste pouvait envisager ce type d'intervention ou simplement s'amuser à recréer un tel univers théâtral avec ses enfants.
16. M.-L. Gay, *Princesse Pistache*.

